

## Sans feu ni lieu. L'espace non géométrique du savoir

Nicolas ADELL

Laboratoire LISST, Toulouse II-Le Mirail

Le propos a consisté en la résolution d'un paradoxe concernant l'appréhension des rapports entre savoir et espace. D'un côté, un certain « tournant spatial » dans les sciences humaines et sociales a porté à un niveau très élevé le souci de la localisation des savoirs (tout à la fois comme résultats du processus de connaissance, mais également comme mécanismes de ce processus lui-même). Un projet tel que celui des *Lieux de savoir*, porté par Christian Jacob depuis le début des années 2000, s'inscrit en quelque sorte dans la continuité de ce tournant. D'un autre côté, ces initiatives, qui ont surgi dans des champs et des disciplines très variés (de la philosophie de l'esprit aux politiques culturelles de l'UNESCO), prenaient l'exact contre-pied de conceptions des rapports entre savoir et espace que le « tournant spatial » a masqué et dont la formule la plus synthétique m'est apparue dans un *refrán* castillan : « El saber no ocupa lugar », le savoir n'a pas de lieu. Une tension surgit pour laquelle je suggère trois modes de résolution qui mettent au jour les propriétés d'un espace non géométrique du savoir.

La première résolution s'est appuyée sur l'interprétation commune du *refrán* : le savoir ne s'exprime pas dans la fixité ; savoir, c'est marcher. En reprenant la parabole de la quête du savoir (à partir de la figure de Perceval dans le cycle arthurien), la notion de lieux mobiles du savoir (dont le cas des maîtres itinérants est le parangon) offre une solution commode au paradoxe. Cette solution mettait par ailleurs l'accent sur l'étroitesse du lien entre le savoir et le corps, offrant ainsi de rappeler ce rapport cannibale à la connaissance (il faut ingérer le porteur de savoir) tel qu'il transparait dans les contes de tradition orale. De ce rapport, on a pu dégager une première propriété d'un espace non géométrique : disparaître pour exister. Il faut non que deux points soient dissociés mais qu'ils fusionnent pour que la ligne du savoir (la transmission) surgisse.

La deuxième résolution se fonde sur l'écart pointé entre le projet des *Lieux de savoir* et celui des *Lieux de mémoire* qui est une source d'inspiration revendiquée. De l'un à l'autre, ce n'est pas seulement l'objet du lieu qui change mais le notion de lieu lui-même. Du côté « mémoire », ce sont des lieux chargés d'affects, consistant en objets-espaces-idées d'expression qui font surgir la mémoire qui est à l'extérieur (dans les individus) ; du côté « savoir », ce sont des lieux de l'intellect qui contiennent le savoir et façonnent les rôles d'individus qui expriment ce savoir (maître, disciple, etc.). De cet écart apparaît, dans l'évolution même du projet des *Lieux de savoir*, une autre série de propriétés qui s'appuient sur l'exigence générale de plus de participation des acteurs (de la mémoire ou du savoir) : il ne s'agit plus de mesurer des distances (espace géométrique), mais de capter des intensités, des événements qui sont des prises de conscience (espace non géométrique).

La troisième résolution du paradoxe part d'une radicalisation du contraste apparu dans la précédente entre le savoir et le temps. Nos sociétés ont réservé aux événements la logique des flux et des intensités, et aux savoirs celle des lieux et des distances. Or, d'autres sociétés, dans l'aire océanienne notamment, ont fait le choix exactement inverse situant les événements de façon spatiale et pensant les savoirs comme des processus, chargés d'une forte analogie avec les processus vitaux. Des savoirs lourds et denses mais qui n'occupent pas l'espace ; qui existent sans se contenter d'avoir lieu. Telle est, au final, la dernière série de propriétés de l'espace non géométrique au sein duquel les savoirs me semblent s'exprimer le mieux.